

La "Permission"

Débarquant au Havre après un voyage assez rapide, j'eus un certain temps d'hésitation à retrouver la bonne station du bus qui me conduirait chez René et Yvette.

J'avais en effet décidé de ne pas me rendre directement chez mes parents afin de ne pas y arriver seul mais accompagné de mon frère et après avoir eu le temps de m'informer de l'état dans lequel se trouvait mon père.

Nos retrouvailles avec mon frère, ma belle soeur et ma nièce Maryse furent empreintes de joie mais après un court échange de paroles agréables, il nous fallut bien vite aborder une triste réalité : mon père n'allait vraiment pas bien.

Un ami commun à René et moi, Paupol, qui possédait une voiture nous proposa de nous conduire à mon lieu civil de résidence.

A mon arrivée dans mon quartier, je reçus plusieurs chocs successifs.

Sur le parvis du Fort de Tourneville faisant face à notre maison, encore à l'état presque sauvage lors de mon départ, étaient en construction, presque achevée, quatre grandes barres de logements H.L.M.

Le paysage qui avait accompagné mon enfance, ma jeunesse, avait disparu.



Le temps de la permission se trouvait à cheval sur les mois de février et mars et j'avais presque complètement oublié qu'à cette époque la nature, chez nous, n'est pas des plus accueillantes.

Aussi, je trouvais particulièrement triste le jardin, devant notre maison, à la végétation semblant abandonnée.

De même, durant mon voyage en train entre Paris et le Havre effectué dans un brouillard de saison, je ne reconnaissais pas ma Normandie. Ou moins pas celle que très souvent, peut-être avec une pointe de chauvinisme, je vantais auprès de mes "collègues" issus, en grande majorité, du Nord.

Le choc cependant le plus difficile à supporter fut la rencontre avec mes parents.

Mon père avait beaucoup maigri et se tenait difficilement debout. Depuis son siège jusqu'à son lit, il ne pouvait se déplacer que solidement soutenu, ce que faisait ma mère.

Cela, mais aussi tous les soins journaliers qu'elle prodiguait à mon père, avaient largement contribué à la fatiguer prématurément, ce qui se lisait nettement sur son visage.

Aussi, je pris brutalement conscience que mes parents étaient âgés ayant l'un et l'autre soixante ans alors que je n'en avais qu'un peu plus de vingt et un.



Lors de ma permission, avec mes parents.

Une importante différence d'âge existait également entre mon frère et moi, douze années, ce qui explique que nos relations, bien qu'excellentes, n'ont jamais été celles que connaissent généralement frères et sœurs de mon entourage.

Celles, sans doute, qui avaient existé entre mon frère et ma sœur Denise, de deux ans son aînée et malheureusement décédée l'année de ses dix-huit ans d'une maladie mystérieuse.

C'était en 1942 en pleine deuxième guerre mondiale, je n'avais que quatre ans alors mais j'ai toujours eu le sentiment de l'avoir bien connue tant la maison était imprégnée de son souvenir.

Aussi, Le bonheur de nous retrouver, mes parents et moi, fut-il d'abord marqué par quelques instants passés à essuyer nos larmes.

Puis j'ai bien vite apprécié le fait de retrouver mon chez moi, mes vieilles habitudes, mes objets qui n'avaient pas bougé de place.

Rapidement j'entrepris de renouer les contacts avec mes connaissances, retrouvant facilement les chemins conduisant à la section du P.C.F. ou au local du cercle Guy Môquet des J.C..

Parmi les J.C., durant mon absence, quelques camarades avaient été libérés de l'armée. Beaucoup plus par contre y avaient été appelés et se trouvaient en grande majorité en Algérie.

Des camarades plus anciens avaient eux déserté l'organisation, conséquences de mariages ou de mutations liées aux activités professionnelles.

De plus jeunes avaient adhéré aux J. C. mais je les connaissais forcément moins bien.

Au parti, les choses avaient aussi changé de façon importante.

Son renforcement numérique, ce qui était un bien, avait permis la création, au Havre, de cinq sections au lieu d'une et d'un comité de ville chargé, en particulier, de la coordination de l'activité de ces dernières.

J'avais un peu de mal à retrouver mes marques.

J'avais surtout très nettement l'impression que l'action menée par le Parti et les J. C. pour que soit reconnue l'indépendance du peuple algérien et le retour de la Paix en Algérie avait perdu de son ampleur et n'était pas à la hauteur de ce qu'elle aurait dû être ou , du moins, de ce que j'espérais qu'elle était.

J'ai, depuis, analysé qu'à cette époque mon quotidien c'était l'Algérie, L'Algérie, l'Algérie ...

Celui que connaissaient ceux parmi lesquels je me retrouvais provisoirement était un quotidien normal, fait de boulot, maison, enfants, écoles, vie sociale, occupations diverses et... l'Algérie.

J'étais très heureux de pouvoir enfin retrouver pour quelque temps mon journal préféré "l'Humanité" et, grâce à cela, remettre un peu d'ordre dans ma tête.

Durant ma présence au Havre, des faits importants avaient lieu en Algérie :

- 13 février : explosion, à Reggane au Sahara, de la première bombe atomique française. (Autre connerie monumentale).*
- 19 février : Ferhat Abbas, président du Gouvernement provisoire de la République algérienne, propose aux Européens d'Algérie d'édifier ensemble la République algérienne.*
- Du 3 au 5 mars : De Gaulle effectue une deuxième tournée des popotes en Algérie et parte "d'Algérie algérienne".*

J'ai pu également au cours de ces quelques jours de détente renouer contact avec plusieurs membres de ma famille et en particulier avec mon cousin "Ti René", qui se trouvait lui aussi en permission à ce moment-là.

Il est vrai que c'était une situation qu'il connaissait plus fréquemment que moi. Il effectuait son service dans la marine et naviguait à bord du porte-avions "Clémenceau".

"Ti René" était plus qu'un cousin pour moi. Il fut souvent, durant notre enfance et adolescence, un peu comme mon petit frère.

Orphelin de père dès son plus jeune âge, il fut souvent accueilli par mes parents durant les vacances scolaires et ainsi nous avons vécu ensemble des journées débordantes d'activités.

Un peu plus tard, c'est tout à fait par hasard que nous avons fréquenté, deux années durant, les mêmes classes de collège. Il était bien meilleur élève que moi.

Ces retrouvailles m'avaient fait bien plaisir.



Peu de camarades étaient disponibles en dehors des samedis et dimanches, ce qui faisait peu de temps pour échanger, pour sortir.

Les jours passaient beaucoup plus vite ici que là-bas et la fin du séjour havrais ne tarda pas à arriver.

Je ne l'ai bien sûr dit à personne mais la "perm" dont je rêvais depuis longtemps comme devant être un bon moment de détente, de plaisir et de regonflage m'avait un peu laissé sur ma faim.

C'est néanmoins avec beaucoup de rage que j'ai à nouveau quitté mon chez moi.

C'est en trolley-bus, en compagnie de ma mère, que j'effectuais le trajet entre ma maison et la gare. A peine avais-je pénétré dans cet engin que je surpris un regard insistant dans ma direction et plus sûrement encore vers mon calot qui était rouge.

Ce regard était celui d'une dame d'un certain âge qui visiblement semblait avoir très envie de me poser une question.

Je décidais de lui faciliter la tâche en me dirigeant vers elle et en lui disant bonjour.

Vous êtes zouave, me demanda-t-elle alors ?

- Oui lui répondis-je.

- Mon fils aussi est zouave, en Algérie.

- de quel bataillon de zouave dépend-il ?

- du deuxième bataillon.

- de quelle compagnie ?

- de la quatrième, et il se trouve actuellement dans les montagnes.

Cette dernière précision ne manqua pas de me perturber quelque peu. Sans doute se trompait-elle cette brave dame. Cela n'est pas possible puisque la 4^o compagnie est la mienne et je l'ai quittée à "Trois Marabouts".

Je n'osais pas ou plutôt ne voulais pas croire qu'elle ait une nouvelle fois déménagé durant mon absence.

Je gardais pour moi mon scepticisme, et prenais note des nom et prénom de cet autre zouave navrais, promettant à cette dame d'établir dès que possible le contact avec son fils.

Le Havre-Paris puis Paris-Marseille en train et embarquement à bord du "Ville de Tunis" pour effectuer une nouvelle traversée de la Méditerranée. Elle ne fut pas des plus joyeuses, la plupart de mes compagnons d'infortune étant comme moi des "retours de perm".

Elle fut d'autant plus désagréable que la grande bleue n'était pas d'humeur heureuse. Les forts balancements de gauche à droite ou d'avant en arrière n'étaient pas au goût de tous et encore bien moins des estomacs d'un certain nombre d'entre eux.

En ce qui me concerne je me suis correctement tenu et j'avais le sentiment que j'aurais pu faire un honorable matelot.

Après vingt sept heures de navigation, nous débarquions à Oran et étions immédiatement véhiculés jusqu'au D.I.M. où devaient être visés nos titres de permission avant que nous rejoignons nos corps respectifs.

Là, une première surprise m'attendait.

Des subalternes zélés des maîtres des lieux considérant que ma chevelure, ainsi que celles de plusieurs autres victimes, avaient une connotation trop civile décidèrent de nous contraindre à une coupe de cheveux à la "bleu".

Accusés d'avoir été irrespectueux du règlement militaire, ils nous gratifièrent, en plus, de huit jours de tôle à inscrire sur notre livret.

Sans doute était-ce la meilleure façon qu'ils avaient trouvé de nous retremper dans l'ambiance.

Passé cet intermède mesquin je pus rejoindre mon bataillon où m'était réservée une surprise bien moins agréable encore.

J'y apprenais, en effet, que ma compagnie n'était plus à "Trois marabouts" mais à quelques deux cents kilomètres d'Oran, du côté de "Mascara" dans la chaîne des monts de "l' Ouarsenis".

Ainsi, malheureusement, les dires de la dame rencontrée dans le trolley-bus se trouvaient confirmés.

Après quelques jours d'attente à la caserne, avec quelques autres copains, nous sommes invités à prendre place dans un convoi de ravitaillement.

Celui ci nous conduisit d'abord à "Uzès le Duc" puis, après une trentaine de kilomètres de mauvaise piste, à "Témeksi", à la cote 932, un piton parmi tant d'autres pitons.